brocanteur chez lequel Samuel se rendait, quand son bon ange lui inspira la pensée de s'arrêter proche de la vente à l'encan, et d'y déposer son tableau.

A cinquante thalers, s'écria une voix éclatante.

Samuel aurait volontier embrassé le gros homme vêtu de noir qui disait cela.

A cent thalers, toussa la voix grenue du brocanteur.

Elle fut immédiatement couverte par ces paroles tonnées avec éclat :

A deux cents thalers !

A trois cents !

A quatre cents !

A mille thalers.

Il se fit alors un grand silence parmi les personnes présentes qui se rangèrent autour des deux enchérisseurs rivaux, et qui, s'avançant dans le cercle, s'y trouvèrent isolés et comme deux combattans. Samuel croyait rêver, et poussait des exclamations confuses.

—A deux mille thalers, dit le brocanteur, avec un rire sec et forcé.

—A dix mille, répliqua le gros homme, la face empourprée de colère

—Vingt mille : le brocanteur, pâle, et comme enfiévré, joignit ses mains qu'agitait un mouvement convulsif.

Le gros homme, qui suait et souffrait, beugla plutôt qu'il ne dit :

—A quarante mille thalers.

Le brocanteur hésita. Mais un regard vainqueur et insolent de son adversaires lui vit murmurer :

—A cinquante mille thalers,

Le silence devint plus profond ; car à son tour le gros homme hésitait.

Pendant ce temps-là, que devenait le pauvre Samuel ! Il s'agitait de toutes ses forces afin de s'éveiller ; car, disait-il, apres un tel rêve, ma misère me paraîtra plus horrible, et ma faim plus rude.

—Eh bien ! à cent mille thalers !

—A cent ving-cinq mille !

—L'original pour la copie ! et que le diable vous emporte, damné brocanteur !

Le brocanteur sortit dans un état à faire pitié, et le gros monsieur emportait victorieusement le tableau, lorsqu'il vit s'avancer vers lui Samuel Dahobret, bossu, boiteux et en guenilles. Le gros homme veut se débarrasser de ce qu'il croyait un mendiant, en lui jetant un peu de monnaie ; mais le bossu lui dit :

— Quand pourrai-je entrer en possession, et de l'abbaye, et de mon château, et de mes terres. Je suis le peintre du tableau.

Et il pensait en lui même :— Oh ! le beau rêve ! le beau rêve ! pourquoi faut-il que le moindre bruit doive me réveiller tout à l'heure !

Le gros homme, un des plus riches seigneurs de l'Allemagne, le comte de Dunkelsbach, tira de sa poche un portefeuille, en arracha une page et écrivit quelques lignes :

—Tiens, mon ami, dit-il à Samuel, voilà les ordres nécessaires pour qu'on te mette en possession de ton bien. Adieu.

Samuel vint à la fin à bout de se persuader qu'il ne rêvait pas : il prit possession de son château, le vendit et se proposait de devenir un honnête bourgeois, ne faisant de la peinture que pour son agrément, lorsqu'il mourut d'une indigestion.

Son tableau demeura longtemps dans le cabinet du comte de Dunkelsbach, et il se trouve maintenant en la possession du roi de Bavière.

Connaissances Utiles.

Que le pauvre apprenne à gagner, le riche à dépenser

LES RUES DE LONDRES.

Il ne s'agit pas ici d'une description de cette ville Quelque intéressant que pût être le tableau de la plus grande cité du monde, l'Almanach populaire ayant un but d'utilité plus directe que l'amusement, nous avons jugé préférable de ne prendre dans ce tableau que les objets qui, introduits dans nos villes de France, pourraient y constituer des améliorations. Encore, le cadre restreint dans lequel il faut nous renfermer, nous obligera t il à ne signaler que les points les plus culminants

Ce qui frappe le plus l'étranger qui, après avoir passé devant Greenwich, et avoir remonté, entre deux forêts de mâts, au milieu d'un mouvement presque fantastique de bateaux à vapeur, la Tamise jusqu'au pont de Londres, pénètre dans le cœur de cette ville, surtout du côté de West-End (extrémité occidentale), c'est, sans contredit la largeur et la propreté des rues. On ne saurait pas s'en faire une idée quand l'on n'est pas sorti des rues sales, étroites et tortueuses de la plupart de nos villes.

Le West-End est la partie de Londres qui sert de résidence à la portion riche de la population. On n'y a rien négligé de ce qui pouvait aider à la circulation de l'air (si nécessaire au milieu d'une atmosphère lourde et chargée de fumée de charbon de terre) et de ce qui pouvait rendre facile et sûr le mouvement des voitures et des piétons. De larges trottoirs, couverts de dalles magnifiques, s'étendent de chaque côté des rues qui, de distance en distance, sont traversées par des chemins formés de larges pierres, sur lesquels des balayeurs entretiennent constamment la propreté. De nombreuses places, plantées d'arbres, coupent sur tous les points la monotonie de la ville, offrent aux promeneurs des retraites agréables, aux habitans un air plus pur et des jardins charmans. Il est à regretter peut-être que ces jardins ne soient pas, comme les parcs, ouverts au public. Enfin, l'éloignement où l'on y vit du centre des affaires fait qu'on y est entièrement libre des embarras et des encombremens qui, d'ordinaire, se rencontrent à chaque pas dans les villes commerçantes. Et qu'on ne pense pas que ces avantages sont bornés à ce quartier nouvellement bâti ! ils sont dans le goût anglais, et on les retrouve, plus ou moins développés, dans toute la ville, si nous en exceptons quelques parties de la cité et les abords de la Tamise, au dessous du pont de Londres.

Partout aujourd'hui l'autorité municipale s'occupe avec activité de l'amélioration du pavage ; les nombreux essais dans ce genre, qu'elle a fait exécuter, il y a un an, prouvent assez sa sollicitude à cet égard. Jusqu'à présent les rues avaient été soit pavées en granit, macadamisées. Mais on s'est plaint vivement de l'un et de l'autre système. Le premier occasione un bruit assourdissant et demande de fréquentes réparations ; le second offre le double inconvénient de former une grande quantité de boue après les fortes pluies, et de donner en été une poussière insupportable ; il nécessite aussi des frais d'entretien dont on aurait peine à concevoir le chiffre. D'après un mémoire que nous avons sous les yeux, le premier établissement du Mac-Adam revient à 7 fr. 56c. par mètre carré, et exige, pour être maintenu dans un état convenable, des frais annuels de réparation qui s'élèvent à 2 fr 52c. Il est question d'adopter, sur une assez vaste échelle, soit un pavage en bois, soit un pavage en asphalte, probablement l'un et l'autre, séparément et combinés. Nous ne quitterons pas cet objet sans remarquer que nous avons observé à Londres, dans les rues dont la pente et fortement prononcée, une méthode de pavage qui nous a paru fort avantageuse. Les pavés, d'une forme très allongée, sont placés de manière à laisser entre eux, à leur sommet, un espace assez considérable. Le pied du cheval trouve dans ces interstices un point d'appui qui l'empêche de glisser dans les plus mauvais temps.

Nous avons aussi observé dans quelques endroits des ruisseaux dont le fond était une bande de fer. Cette idée, traitée convenablement, pourrait fournir le moyen de donner à l'eau une circulation plus facile, de l'empêcher de croupir entre les pavés et de répandre des exhalaisons malsaines.

L'éclairage de Londres mérite de fixer l'attention : il est entièrement dû au gaz ; et, dans beaucoup de rues, il en même temps fait l'ornement. De grands candélabres, d'une forme élégante, communiquant par leur pied avec les tuyaux souterrains sont distribués de chaque côté de la voie, et répandent autour d'eux une lumière qui rend Londres aussi sûr la nuit que le jour pour la circulation. La quantité de gaz qui se consomme dans cette ville, soit pour l'objet dont nous avons parlé, soit pour les boutiques et les maisons, est si considérable, qu'on se fait difficilement une idée de la grandeur des usines auxquelles cela a donné naissance. Nous avons reçu du directeur de la plus vaste de ces usines des renseignemens que nos lecteurs verront sans doute avec intérêt. Cet établissement a coûté 15 millions ; il consomme 60 mille tonnes de charbon par an, et possède mille cornues qu'on charge quatre fois toutes les vingt quatre heures, et qui reçoivent chaque fois cent cinquante livres de charbon. Une seule succursale de cet établissement, celle de Westminster, produit *quatre cent soixante et dix mille* pieds carrés de gaz par jour en été et *un million quatre cent mille* pieds carrés chaque jour d'hiver. Certes quand l'on a vu Londres, on ne peut que regretter que nos villes de France, y compris Paris, soient éclairées aussi mal qu'elles le sont.

Mais un des grands avantages que possède Londres, avantage qu'il partage avec d'autres villes, et entre autres les principales cités des Etats-Unis, consiste dans une distribution convenable de l'eau nécessaire au service des rues et des maisons. L'eau est fournie à toute la ville par des compagnies. Ces compagnies ont de vastes réservoirs dans lesquels on élève l'eau de la Tamise, et où l'on fait arriver naturellement l'eau de deux petites rivières. L'eau s'y repose pendant quelque temps et est ensuite distribuée dans chaque rue et dans chaque maison, au moyen de tuyaux souterrains, de la même manière que le gaz. La quantité fournie actuellement s'élève à plus de 35 millions de gallons par jour. Cet objet est regardé comme d'une si grande importance, que l'on s'occupe constamment d'y apporter des améliorations. Il est question aujourd'hui de changer le cours d'une rivière située à dix douze milles de Londres, et de le transporter dans cette ville au moyen d'un acqueduc couvert. Une compagnie songe sérieusement à ce projet. Ce moyen de distribuer l'eau est aussi d'un grand avantage dans les incendies. De distance en distance, des tuyaux mettent les grands tuyaux de transport en communication avec la partie superieure de la rue On n'a qu'à ouvrir ces petits tuyaux pour produire un jet d'eau constant auquel viennent s'alimenter les pompes

Nous n'oublierons pas aussi les docks, ces immenses bassins dans lesquels viennent se charger et se décharger les navires, et qui ont servi d'une manière si puissante au développement du commerce de Londres. Cette ville en possède aujourd'hui quatre principaux et en aura bientôt d'autres. Cet exemple et celui de Liverpool qui possède dix ou douze de ces bassins, devraient faire comprendre à nos villes commerçantes du littoral combien l'art peut aider quelquefois la nature, et quelles ressources énormes on peut tirer de l'un et de l'autre en les combinant d'une manière convenable. Marseille s'apercevra bien vite de la vérité de ce que nous disons, si le dock qui a été projeté pour elle, et qui devrait être terminé déjà, arrive enfin à être construit.

Nous n'en finirions pas si nous voulions mettre sous les yeux du public tous les objets qui se présentent, à Londres, aux regards de l'étranger, et qu'on pourrait importer útilement en France. Nous avons voulu appeler seulement l'attention sur ce sujet et en montrer la fécondité sans avoir la prétention de le traiter d'une manière complète. Nous ne terminerons pas cependant sans parler de la police, si admirablement faite, des rues de Londres. Un corps nombreux d'agens, qui n'ont là aucune mission politique à remplir, mais qui se bornent à veiller à la sûreté des habitans, circule nuit et jour dans la ville. Chacun a son poste qu'il ne doit pas quitter. Il a l'ordre de marcher constamment jusqu'à ce qu'il ait rencontré, soit à droite, soit à gauche, les deux agens qui sont près de lui. Il revient alors sur ses pas, et, dans sa promenade nocturne, il doit s'assurer en passant devant chaque porte qu'elle n'a pas été laissée ouverte par mégarde, ou que des voleurs ne s'y sont pas introduits. De nombreuses stations de police sont prêtes à fournir main forte chaque fois que cela est nécessaire, et renferment des officiers de ronde chargés de veiller à ce que le service soit bien fait. On pousse la précaution jusqu'à changer fréquemment de quartier les agens de police, afin que les relations qu'ils pourraient établir ne deviennent pas pour eux une cause de dérangement, de négligence. La police ne se borne pas aux rues de Londres. Un corps à cheval, distribué et administré de la même manière que les précédens, est chargé de surveiller les approches de la ville jusqu'à plusieurs milles de distance.

La police avait été longtemps dirigée seulement par l'autorité municipale ; elle va être soumise probablement tout entière au pouvoir central. S'il est une amélioration que nous désirerions voir s'établir en France, c'est une police fondée sur le principe qui sert de base à la police anglaise, au lieu des assommeurs politiques qui circulent dans nos rues, où ils servent plus d'épouvantail aux paisibles citoyens qu'aux voleurs et aux assassins.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, SAMEDI 15 OCTOBRE, 1842.

Fantaisies,

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

Qui bien aime bien châtie.

CE QU'ON PEUT APPELER FAIRE ARGENT DE TOUT

ou

IL N'Y A PAS DE RAISON POUR QUE CELA FINISSE.

Extrait des journaux récens. La chambre a accordé £250 au Major Richardson pour son histoire de l'aile droite de l'armée anglaise durant la guerre de 1812. Le Conseil a accordé la même somme à Mr. Jacques Crémazie pour son ouvrage sur les lois criminelles anglaises.

Voilà qui est parfait, superbe, on ne peut mieux....... pour ces messieurs. Il ne reste plus qu'a savoir à quelles conditions on a accordé ces magnifiques encouragements. Parlons d'abord de l'un ; nous passerons ensuite à l'autre.

Le major Richardson a écrit l'histoire de *l'aile droite* de l'armée anglaise en Canada pendant la guerre de 1812. Reste à connaître quelle est l'excellence de l'ouvrage. Nous voulons bien supposer qu'il est parfait, d'autant plus volontiers que nous ne l'avons point lu ; mais il nous semble avoir vu à travers les branches que l'auteur a déjà tiré fort bon parti de son œuvre, sans compter ce qu'il extraira encore par la suite. L'histoire de l'aile droite a paru d'abord sous forme de feuille périodique. L'auteur ne l'a entreprise que lorsqu'il fut certain d'un placement raisonnable ; et nous l'avons vu dans le tems se féliciter de *l'encouragement* qu'il a reçu de ses lecteurs. Quand ce moyen fut épuisé, il republia son ouvrage en un volume plus compacte et destiné aux écoles, qui l'ont depuis adopté en grande partie. L'auteur a dû se féliciter de *l'encouragement* qu'il a reçu sous cette nouvelle forme, car les gazettes de l'époque ont vivement recommandé cette publication " qui," disent-ils, " est exempte des *erreurs grossières* qu'on rencontre dans l'histoire écrite par les auteurs américains." On imagine aisément quelles sont les *erreurs grossières* qu'a retranchées le major Richardson. Ce sont sans doute les erreurs de quelques généraux. N'importe ; admettons que l'ouvrage soit parfait ; nous pensons que le subside supplémentaire accordé à son auteur est un exemple fâcheux donné pour l'avenir, car tous ceux qui écriront par la suite se croiront en droit d'exiger de la législature une compensation d'autant plus élevée qu'ils estimeront plus haut le produit de leur cerveau : on connaît le faible des auteurs sous ce rapport là. Nous nous attendons maintenant à voir en première ligne le major écrire l'histoire de l'aile gauche, puis l'histoire du centre, puis l'histoire de l'avant garde et après cela celle de l'arrière-garde ; le pays a bon dos, il paiera et nos députés auront l'agrément de pouvoir lire l'histoire d'une année pour la bagatelle de douze cent cinquante louis. En